
Origines du christianisme

Figures des apôtres dans le premier christianisme

Régis Burnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/627>

DOI : [10.4000/asr.627](https://doi.org/10.4000/asr.627)

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2009

Pagination : 187-190

ISBN : 978-2-909036-36-6

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Régis Burnet, « Figures des apôtres dans le premier christianisme », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 116 | 2009, mis en ligne le 26 novembre 2009, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/627> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.627>

Figures des apôtres dans le premier christianisme

Le but de la conférence qui a commencé en novembre 2007 est de comprendre comment les figures apostoliques ont été utilisées dans le christianisme primitif par les différentes églises qui le composaient.

Mise en lumière de l'axe de recherche

L'hypothèse de départ de cette recherche est que le christianisme, au moins jusqu'au v^e siècle, et probablement jusqu'au vii^e siècle, est un christianisme de communautés, éclatées et plus ou moins en rivalité les unes avec les autres, dans lequel s'expriment des particularités locales, des options théologiques diverses, et une certaine forme de concurrence. En effet, depuis les premières lettres de Paul manifestant sa défiance envers les « judaïsants » jusqu'aux grands conciles cautionnés par la puissance impériale, en passant par les hérésiologues et les controverses christologiques, des communautés (et les individus qui les représentent) tentent de promouvoir non seulement une conception de Dieu et du Christ, mais aussi des pratiques culturelles, des opinions morales, une vision de l'histoire du salut (en particulier en ce qui concerne les rapports avec l'héritage judéen). On assiste donc à une vaste entreprise de *légitimation* : légitimation d'usages, traditions et coutumes, mais aussi légitimation d'idées, de doctrines et de théories.

Or dans une religion de l'Incarnation quel est le suprême principe de légitimité, sinon le Christ, par ses actions et par ses paroles, et la transmission (la tradition) de ceux qui l'ont approché ? Dans ce dernier cas, bien entendu, plus la personnalité censée cautionner le témoignage est proche de Jésus, plus sa fiabilité est grande. Les *figures apostoliques* ont donc constitué un enjeu *stratégique* majeur au sein des rivalités du premier christianisme.

Qu'entend-on par « figures apostoliques » ? 1) En employant le mot « figure », on sous-entend que cette recherche sera essentiellement d'ordre herméneutique et littéraire. Le personnage n'est que la réception dans un texte (et dans l'horizon d'attente que ce texte révèle) d'un personnage historique. La figure est donc une personne en voie d'expropriation. Image détachée d'un individu qui ne la contrôle plus, elle se laisse modeler, construire et déconstruire, au gré des groupes, des intérêts et des conceptions qui s'en emparent. Flexible et docile, détachée des déconvenues et de la médiocrité du réel, la figure peut servir de portemanteau

à des vêtements idéologiques que chaque groupe pose sur elle. Elle transmet comme en contrebande les idées dont on l'affuble. 2) « Apostolique » désigne une certaine proximité avec Jésus. Une étude précise des termes employés par les évangiles laisse en effet apparaître qu'au sein de la foule (ὄχλος ou λαός) qui le suivait, des cercles de plus en plus restreints étaient distingués en fonction de leur proximité avec Jésus : les disciples (μαθηταί), les apôtres (ἀπόστολοι) et les Douze (οἱ Δώδεκα). Le choix des Douze, dont les noms sont quasi unanimement connus, manifestait le rassemblement eschatologique des douze tribus d'Israël : c'est donc prioritairement sur eux que porte notre recherche. Mais se cantonner aux Douze nous défend de nous intéresser à d'autres figures comme Jacques de Jérusalem ou Marie-Madeleine, clairement identifiés par les textes comme apôtres, ce qui explique ce choix de vocabulaire.

Examen des figures apostoliques

Au cours de l'année 2007-2008, nous avons examiné une série de figures apostoliques sous l'angle du rôle stratégique qu'elles jouent dans les textes. L'emploi de la première personne du pluriel n'est pas ici affaire de convenances rhétoriques et de bonne éducation : je remercie chaleureusement les « auditeurs » qui, au cours de ces deux années, ont plutôt été « acteurs » par leurs questions, leurs suggestions de références, leurs propositions de lecture. Sept apôtres ont été passés en revue.

Thomas, l'initié mystique (gnostique ou encratique)

Thomas, discret dans les synoptiques, joue une plus grande importance chez Jean. Lors de la résurrection de Lazare, il est nommé « Thomas appelé Didyme » (Θωμᾶς ὁ λεγόμενος Δίδυμος) et fait preuve d'une certaine confiance envers son maître (Jn 11, 16). Il n'en va pas de même dans la suite de l'évangile. Lors du discours sur la Voie (Jn 14, 4 *sq.*), il affirme ne pas connaître le « chemin » de Jésus, tandis que le chapitre 20 en fait une figure d'incrédule, mais aussi, sans doute, la figure de celui qui combat un certain docétisme. Bien loin d'être « réprimandé » par Jésus, comme on le lit souvent, sa foi est ratifiée (« Parce que tu m'as vu, tu as cru », Jn 20, 29) et il bénéficie d'une révélation particulière de Jésus. Ces éléments semblent être à l'origine d'une tradition thomasienne qui repose sur deux éléments : la gémellité et la connaissance par l'expérience.

En effet, Thomas a été le porte-parole de communautés (qu'elles soient gnostiques ou simplement encratiques) promouvant des idées mystiques méprisant ce bas monde et, par contrecoup, ayant besoin d'une figure légitimatrice d'initié. Dans l'*Évangile de Thomas*, l'apôtre est le dépositaire des « paroles secrètes » (οἱ λόγοι οἱ ἀπόκρυφοί) de Jésus, et dans le *logion* 13, il se pose en double de Pierre quand il confesse la nature de Jésus et adopte la posture classique de l'initié. Dans *Les Actes de Thomas*, il incarne l'apôtre idéal défenseur de l'encratisme développant un programme apostolique fait de souci des pauvres et de guérison des malades, de renoncement au monde (par le jeûne, la frugalité, le refus de la richesse et l'adoption d'une condition d'esclave), d'excellence de l'enseignement, bref un programme de mépris du monde proche d'une certaine

vision mystique. Dans ce programme, le nom de « Didyme » (jumeau) a une part fondamentale : alors que les évangiles évitaient soigneusement de préciser de qui Thomas est le jumeau, les *Actes* en font le jumeau de Jésus, ce qui permet de le poser comme un autre Christ. Cette gémellité a évidemment une fonction symbolique : semblable en tout point à Jésus, Thomas est le prototype de tous les mystiques qui entendent « devenir Christ » et peuvent dire « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Le *Livre de Thomas l'Athlète* accentue encore davantage cette gémellité et l'identification entre les deux personnages (NH II, 7, 138). Désormais, Thomas, identifié au Sauveur, voit ce qui est caché aux hommes : ayant trouvé en lui son jumeau, son Christ-en-soi, il part sur le chemin de la vérité.

Philippe, l'apôtre « régional » des Cataphrygiens

Il existe deux Philippe dans les textes canoniques. « Philippe l'apôtre » l'un des Douze, qui est toujours présenté en cinquième position dans les listes, et connaît une certaine importance chez Jean et « Philippe le diacre », présent dans les Actes des Apôtres. Philippe l'apôtre est simplement mentionné dans les synoptiques mais fait partie de ceux des Douze auxquels Jean fait jouer un certain rôle. Tout d'abord, il bénéficie d'un appel particulier (Jn 1, 43 *sq.*) qui le place dans une position de foi et même d'évangéliste. Le « Viens et vois » qu'il dit à Nathanaël rappelle ce que Jésus vient de dire aux premiers disciples :

Venez, leur dit-il, et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait ; et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure. (Jn 1, 39).

Un premier portrait de Philippe s'ébauche : celui du disciple parfait qui obéit, évangélise sitôt agrégé au groupe et se place dans l'*imitatio Christi*. Jn 6, 5 *sq.* vient nuancer un peu cette image puisque Philippe s'y montre comme le disciple qui n'a pas encore la foi parfaite quand s'interroge sur le nombre de pains sans penser que Jésus résoudra la question de la nourriture des foules par leur multiplication. Enfin, on retrouve Philippe à deux autres moments. Dans l'un, le voilà chambellan de Jésus pour les Grecs (Jn 12, 20 *sq.*), dans l'autre, il manifeste son incompréhension en disant « montre-nous le Père, et cela nous suffit » (Jn 20, 20). Le second Philippe est présent dans les *Actes des Apôtres* : c'est le Philippe qui fait partie du groupe des Hellénistes (Ac 6, 5 *sq.*). Il commence par faire une prédication en Samarie qui l'érige en précurseur de tous les précurseurs des « apôtres des nations » à venir : il est premier à pratiquer l'évangélisation dans les marges du judaïsme, le premier à remplir le programme lucanien. Mais cette première évangélisation se termine mal : Philippe convertit Simon le Mage qui pratique un culte à la puissance de Dieu et il est assez vite supplanté par les apôtres, qui « repassent derrière lui ». Une sorte de désaveu de Philippe s'exprime ici. Heureusement, un deuxième épisode « réhabilite » Philippe : celui du baptême de l'eunuque (Ac 8, 26-35). Cet épisode résume en quelque sorte le projet de Luc et fait de ce Philippe le Diacre une sorte de parangon d'apôtre. Il faut enfin mentionner un dernier passage, apparemment anecdotique, mais qui est d'une grande importance.

Il est issu des fameux « passages en nous » de la partie paulinienne (Ac 21, 8-9). « Nous partîmes le lendemain, et nous arrivâmes à Césarée. Étant entrés dans la maison de Philippe l'évangéliste, qui était l'un des sept, nous logeâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient. » Philippe occupe une fonction qui ressemble à celle d'une sorte de « ministre résident ». Et surtout qu'il a quatre filles vierges qui prophétisaient. Le lien entre Philippe, ses filles et la prophétie est ici clairement établi.

Une série de témoignages concordants semblent lier Philippe avec la Phrygie. Le premier provient de Papias de Hiérapolis (Pamukkale) au milieu du II^e siècle, qui disait de tenir de l'apôtre Philippe ou de ses filles le récit de la Résurrection d'un mort (Eusèbe, *H. E.* III, 39, 9). Au III^e siècle, en pleine crise montaniste, le Cataphrygien Proclus, affirme contre le prêtre romain Gaius, si fier de posséder les trophées de Pierre et de Paul, que Philippe et ses quatre filles ont leur tombeau à Hiérapolis (Eusèbe, *H. E.* III, 31, 4). Le destin de Philippe se lie donc avec cette région d'Asie Mineure à la forte réputation d'exaltation et d'encratisme, qui fut le siège de la crise montaniste et eustathienne. Philippe étant en quelque sorte le régional de l'Église, il fut promptement annexé par ces visionnaires, exaltés et encratistes. Les *Actes de Philippe* expriment ce lien. Le caractère composite du texte décourage de chercher une origine montaniste ou eustathienne. Il les résume toutes, et n'a qu'une seule origine : phrygienne. Il enchaîne des miracles, des conversions d'abord en Grèce puis en Phrygie et prône le rejet du mariage et la dissolution des mariages existants (AcPh 5), le thème obsédant de la « maison pure », qui est celle où l'on ne pratique pas les relations sexuelles (AcPh 4), le rejet de la viande et du vin (AcPh 1), le mépris pour les richesses (AcPh 6), le port d'un vêtement distinctif (AcPh 2), le port d'un vêtement masculin par les femmes (AcPh 8). Philippe y joue un rôle central : il n'est ni le porte-drapeau d'un groupe, ni un modèle indéfectible de foi, ni une figure repoussoir ou favorisée. Il incarne simplement une compréhension régionale, celle de l'encratisme phrygien, qui refuse le monde et prêche l'extase.

Marie-Madeleine, l'apôtre féminine des gnostiques

Marie-Madeleine, figure composite faite de trois Marie possède une triple originalité : c'est une femme, dans une histoire qui, en dehors de la figure très particulière de la Vierge, n'en comporte aucune ; elle a une position privilégiée auprès de Jésus ; elle présente la caractéristique d'être une pécheresse pardonnée. L'ensemble des résultats du travail de séminaire sur Marie-Madeleine a été publié ailleurs (il a permis de faire une seconde édition augmentée de Régis Burnet, *Marie-Madeleine de la pécheresse pardonnée à l'épouse de Jésus*, Cerf, 2^e édition, Paris 2008) et il n'est pas utile de le reprendre ici.

En 2008-2009, la conférence sera consacrée à André, Jacques et Jean, puis en 2009-2010, on étudiera les derniers des Douze : Simon-Pierre et Judas au premier chef, puis Barthélemy, Matthieu, Simon et Jude.